

Introduction générale

« L'ignorance du passé ne se borne pas à nuire à la connaissance du présent ; elle compromet dans le présent, l'action même » (Marc Bloch). Se rattacher à un passé mémoriel apparaît comme une des conditions de l'équilibre psychique de toute communauté humaine et un des aspects les plus permanents du mystère que constitue l'être humain. Les actions de l'homme se situant alors dans l'espace et dans le temps, le passé, le présent et l'avenir constituent les trois dimensions imbriquées du devenir de l'Humanité. Faire abstraction ou table rase du passé, c'est courir le risque de « travailler avec la mémoire des autres » comme dit Joseph Ki Zerbo et donc bâtir l'avenir sur des bases tronquées ou fragiles car l'histoire est la mémoire des peuples ». Les Kel Aïr, tout comme les autres peuples ont donc un intérêt évident à connaître leur passé et à profiter de ses enseignements.

L'histoire des troubles et des guerres entre les Kel-Oui et les *Itissines* arriva en l'année 1107 (1696). Alors Dieu fit descendre sur les gens qui se battaient le meurtre, la calamité, la famine, les guerres, les combats et le manque de pluie. Les routes étaient coupées, il n'arrivait ni ne partait personne, et cela dura une année complète¹. À partir de 1906, l'Aïr connaît une succession de désastres et de calamités dont les rapports de l'époque portent témoignage : perturbation du trafic caravanier, impôts sur les personnes et le cheptel, sécheresse exceptionnelle de 1910, épidémies et famines, réquisition massive de chameaux pour la conquête du Tibesti en 1913-14, désarmement des *imajeghens*. Tous ces facteurs se conjuguent pour placer l'Aïr dans une situation de crise profonde.

C'est ainsi qu'aux XIX et XX^{ème} siècles, les récits et les études sur les rôles déterminants des hommes de religions et confréries islamiques (comme Aghumbulu l'*anislem* de Timia) dans l'Aïr politique et en crise, pendant la guerre et les *razzias* n'en sont que plus précieux, eux qui portent témoignage d'un contexte dont les lambeaux ne subsistent guère aujourd'hui que dans la mémoire auditive vacillante de quelques vieillards et dans la source écrite. Au niveau de l'organisation politico-religieuse, le classement confrérique dans l'Aïr a été l'objet comme dans tout le domaine colonial de manipulations multiples et cette taxonomie coloniale doit être considérée avec prudence, écrit Jean Chapelle². Les Kel Ewey ont ainsi imprimé une marque spécifique au monde touareg de l'Aïr, apportant à l'organisation sociale du massif des traits que l'on ne retrouve pas dans les autres grandes fédérations des Kel Tamasheq. Bref, la réorganisation sociale et économique de l'Aïr (avant la période coloniale jusqu'aux années quatre-vingt), selon les études scientifiques et la mémoire collective locale, se fait donc sous la direction d'*ineslemen*-jardiniers qui trouvent dans ces terres pionnières les moyens de nourrir les populations en même temps d'affirmer leur hégémonie économique et spirituelle. Historiquement et politiquement, les confédérations firent régner leur loi, de telle sorte que chaque centre de culture est tributaire d'une histoire compliquée liée à des vicissitudes, et tend à l'instabilité politique interne qu'à l'insécurité créée par la menace extérieure des Tubu. La menace des rezzous Tubu, que les Touaregs appellent *Ikaradan*, a longtemps laissé des souvenirs dans la mémoire collective des Kel Aïr en général et des gens de Timia en particulier.

¹Y. Urvoy Le capitaine (1943), Chroniques d'Agadès. In : Journal de la Société des Africanistes, tome 4 fascicules 2. pp. 145-177.

²Datée du 1^{er} fév. (1977) sa note été versée aux Archives outre-mer Aix-en-Provence (Note au sujet de la lettre de Malam Moussa, 2p.ms. et Lettre de Malam Moussa adressée au commandant Chapelle, commandant le cercle d'Agadèze en octobre (1946). Copie littérale une traduction du document original, 7p.ms.).

D'autres sources écrites peuvent nous renseigner sur l'activité guerrière ainsi que sur certaines pratiques ancestrales dans l'ancienne société touarègue³ : chroniques arabes, archives coloniales, travaux scientifiques, dont eux seuls font entendre la voix des Touaregs de ce temps. Les quelques sources matérielles et les informateurs que nous pouvons interroger aujourd'hui, alors même qu'ils croient parler du passé, parlent tout autant du présent car telle est la mémoire que nos sentiments actuels déteignent sur nos souvenirs et les déforment à notre insu. D'un autre côté, l'Air connu également au XIX^{ème} siècle la menace permanente des rezzous Tubu, et au début du XX^{ème} siècle fut ravagé par le passage successif des troupes de Kaossen et des militaires français. Chaque village a connu des occupants variés : Iferwan, autrefois lieu d'implantation des Kel Ferwan, a été ensuite habité par les Kel Eghazer (de la Confédération des Kel Ewey), partis en grand nombre plus au Sud en 1917. À Timia et à Aoudéras, on se rappelle encore la suzeraineté des Itessen, qui aujourd'hui vivent aux frontières du Nigeria⁴. Dans l'évolution de la société Kel Tamasheq notamment de ses problèmes internes, Hélène Claudot-Hawad (2001) écrit : « en 1903, les Kel Air se montraient plus menaçants que jamais, de mars à juillet, au moment où Firhoun recueillait dans ses tribus l'amende de guerre qu'il devait payer au lendemain de sa soumission ». De multiples rezzous Kel Air sont également enregistrés dans les années 1906, 1907, 1909, alors que les Iwellemmeden ont fait acte d'allégeance aux Français. Cependant, les exemples fournis à l'appui de ce jugement ne font, au contraire, que confirmer la stratégie des Touaregs qui consistait à piller tous ceux qui étaient susceptibles de collaborer avec l'ennemi. Ainsi replacées dans leur contexte, de nombreuses opérations de « pillage » qui, pour beaucoup d'auteurs, témoignent du caractère désordonné des nomades, apparaissent chargées d'une signification pleinement politique. Dans le contexte spatio-temporel, certaines recherches de ces dernières décennies attirent l'attention sur la multiplication des alertes indiquant la gravité des phénomènes naturels (sécheresse, famine, migration, exode, désertification, guerre) qui représentent un péril à la fois pour l'écosystème et la biodiversité. On note par ailleurs que les études et travaux d'experts n'ont de cesse de souligner en outre la responsabilité humaine dans l'enclenchement de ces catastrophes. Ces recherches pointent du doigt en particulier le déboisement, la surexploitation, la démographie, le déficit en eau comme d'autres facteurs mis en cause dans le cadre de déséquilibre écologique. Bien plus, elles sont de plus en plus persuadées que la plupart des phénomènes naturels, dont la fréquence et la recrudescence deviennent surprenantes, sont imputables à l'homme et à son mode de vie. Si la sécheresse a des conséquences naturelles, la désertification progresse aussi par la faute de certaines activités humaines : le déboisement, la culture intensive, la démographie, l'épuisement de la terre. Tous ces facteurs sont les noyaux de l'installation du désert. Ainsi, Kélétioui. A. Mariko écrit à ce sujet :

Il se peut que quelque trouble planétaire ait provoqué le passage d'une température égale pendant toute l'année à d'énormes successions saisonnières de chaleur torride et de froid

³ Dida Badi dans une étude non publiée rapportait que le terme touareg (Sing. targui ; Fém. sing. Targiya ; Fém. Pl. targiyat) est l'arabisation du toponyme « Targa », qui est le nom vernaculaire de la région du Fezzan, en Libye. Étymologiquement, le terme de [targa] signifie le canal d'irrigation, la rigole, le caniveau. Il n'est pas sans intérêt de noter que la région du Fezzan (Targa), où se trouve la ville de Djermia (Garama), est le berceau de la civilisation garamantique. Selon Hérodote, qui les a cités au 5^e siècle avant Jésus Christ, les Garamantes, qui étaient des sédentaires, ont pratiqué l'agriculture. Le terme [garamante] est tiré de la racine [G R M] qui a donné (aghrem), ou village, cité. Il est à signaler que les Touaregs sédentaires se donnent le nom de « Kel Aghrem », vocable signifiant les « sédentaires », par opposition aux « imghad » terme désignant les bergers de chevreux, les pasteurs nomades, en fait, ici, Dida faisait l'hypothèse de lier l'origine du savoir agricole des Touaregs sédentaires du Tassili n'Ajjer à ces Garamantes de l'antiquité. Cependant, nous maintenons, dans cet article, le vocable [touareg], sous ses différentes déclinaisons, pour nommer et qualifier ces communautés et ce, en raison de sa large diffusion dans la littérature ethnologique la concernant. Toutefois, il faut signaler que les Touaregs, eux-mêmes, s'appellent les Kel tamasheq, terme qui fait référence à la culture et nullement à une race spécifique.

⁴Voir Bernus Edmond. Les palmeries de l'Air. In: Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, n°11, (1972), pp. 37-50.

glacial. Plus près de nous, des groupes de mammifères primitifs ont été immolés dans de semblables conditions et, géographiquement parlant, il est indubitable qu'aujourd'hui nous traversons une phase d'instabilité climatique exceptionnelle, nous traversons une série d'âges glaciaires et interglaciaires et nous assistons à une nouvelle destruction d'espèces animales et végétales, le tout à une échelle que le monde n'avait pas encore connue. La liste des espèces disparues au cours des derniers siècles est bien longue et la liste de celles qui sont actuellement menacées d'extinction est plus longue encore. Il n'est pas d'espèces nouvelles qui apparaissent pour remplacer celles qui ont été exterminées. Ce qui se poursuit maintenant, c'est un rapide et désolant appauvrissement de la vie universelle. Et, cette fois, il arrive au biologiste de noter la venue d'un agent de transformation plus rapide et plus étrange que lors des époques fossiles, à quelque moment que ce fût. Cet agent de transformation, c'est l'Homme, qui, du fond de l'océan à la stratosphère, ne se refuse à rien laisser intact et qui nous laisse bien prévoir son intention de se supprimer lui-même à force de tout détruire⁵.

À travers ces mots très évocateurs, Kélétiogui. A. Mariko insiste sur sa conviction que la destruction de la planète est exclusivement imputable à la responsabilité humaine. Parallèlement, les pays au climat aride situés au sud du Sahara sont habitués ainsi à des conditions de vie difficiles. Les traditions et histoires orales aussi bien les sources matérielles des Kel Timia de l'Aïr par exemple, nous font revivre encore les souvenirs de grandes calamités qui s'abattirent sur les populations nomades et sédentaires. Leurs différentes causes profondes à la fois naturelles et humaines provoquèrent de tragiques sécheresses et famines qui stérilisèrent les activités agropastorales et caravanières. Même lorsque l'exploitation rationnelle des ressources arborescentes et faunistiques, était toujours la meilleure stratégie pour survivre au drame, de nos jours, ni la technologie ni les projets de développement n'ont pu enrayer le drame. Pourtant l'environnement se dégrade de jour en jour donnant place à d'autres vicissitudes de la vie comme la désertification, la migration traditionnelle voire l'exode ou selon le cas le spectre de la mort. La recherche de la subsistance conduit souvent à la tragédie. Elle se fait dans la plus grande confusion. Elle brise la cellule familiale et communautaire, les amours entre les espèces vivantes. Ceux qui arrivent à survivre perdent le goût de vivre s'ils ne se retrouvent pas avec des traumatismes. Pour autant, les nomades-sédentaires avaient hérité des plusieurs pratiques endogènes leur permettant de manifester leur solidarité les uns envers les autres même en période de crise afin de surmonter ou supporter certaines vicissitudes. Des pratiques endogènes comme « *samarɣa* » (terme-haoussa) « *gayya* » (terme tamasheq) ou « *bogou* » (terme djerma) revêtent de forme de solidarité intercommunautaire qui consiste à aider les personnes âgées, les personnes à mobilité réduite ou vulnérable pendant les travaux d'intérêt commun ou lors de la lutte contre la désertification. Les vieux nomades et sédentaires de Timia à travers la mémoire collective, se rappellent presque de tout l'héritage des années de sécheresse et de famine, toutes ces années de maladies du bétail, de maladies des hommes, toutes ces années d'invasions de criquets, de souris, de rats, de gerboises, qui détruisaient tout, dévoraient tout, des récoltes aux arbres et aux herbes des pâturages. Ainsi, allons-nous passer en revue les recherches scientifiques plus particulièrement celles ayant une incidence directe sur la problématique de la mémoire collective comme source du patrimoine. Les souvenirs des différentes décennies de crises précédentes sont connus par une grande partie des Kel Timia de tout âge mais aussi et surtout grâce à l'œuvre anthropologique réalisée par Gerd Spittler en 1993⁶. Le succès de son étude tient à ce qu'il ajoute à l'intérêt de l'érudition l'attrait mémoriel et matériel émanant d'une part des œuvres illustrées, des expériences et savoir-faire de ses informateurs à l'époque d'autre

⁵Kélétiogui. A. Mariko (1953-1976-1980), Souvenirs de la boucle du Niger, Les Nouvelles Éditions Africaines, Dakar, pp : 176-177.

⁶Spittler Gerd (1993), *Les Touaregs face aux sécheresses et aux famines. Les Kel Ewey de l'Aïr* (Niger), Paris : Karthala Éditions.

part. Son livre a touché profondément plusieurs sensibilités locales à la fois les lettrés sédentaires ainsi que les nomades. Face à l'urgence et aux conséquences de crises écologiques et climatiques, de nombreuses autres sources (écrites et orales) récentes et antérieures mettent en exergue la menace qui plane sur la biodiversité et l'écosystème oasien de l'Aïr⁷. De ce fait, parmi les crises de ces cinq dernières décennies, à caractère mémorable, on compte un nombre non négligeable des cas ayant un rapport avec la problématique patrimoniale. Parallèlement à ces catastrophes, qui, eu, égard à leur spectacle désolant et aux situations d'urgence qu'elles provoquent, elles trouvent souvent un énorme retentissement médiatique et mémoriel. La mémoire collective de gens de Timia relate allusivement certaines pratiques et mouvements des pasteurs nomades et sédentaires d'aujourd'hui au fur et à mesure du dessèchement de leur territoire et l'aridité du climat, les conduisant en direction des régions sudistes ou nordistes pour un mieux-être. Les mêmes phénomènes ne risquent-ils pas de se reproduire avec la désertification amorcée du Sahel ? Pour rappel, les crises écologiques des années 1969-1973, et 1973-1986 provoquant de multiples contraintes, auraient suffi pour que certaines communautés nomades en général et Kel Tamasheq en particulier, soient prises dans un étau. Ne paralysant pas seulement les activités humaines, elles offrent une réinterprétation diverse. Si la crise de subsistance est toujours aussi une crise de valeurs où l'on remet en question des interprétations transmises et où l'on confronte diverses traditions, lors des graves crises (1969-1973), ce sont presque toutes les valeurs sociétales qui commencent à se disloquer. Préoccupés par leur survie et substance, les gens adoptent plusieurs stratégies ou comportements ainsi que nous le livrent les récits n°1, 2, 3, 5 et 7 du corpus recueilli en 2020-2021 chez les Kel Aïr de Timia. Dans la grande loterie de la vie, les expériences et enseignements s'y succèdent, tantôt sous la forme d'une légende d'apparence inoffensive, tantôt sous la forme de crises plus spectaculaires. Tout y est signifiant et creuse de douleurs qui s'irriguent parfois s'installant durablement. Le problème n'est pas dans la pénurie alimentaire ou hydrique (récits, 1, 2, 3 et 7), ni vestimentaire, mais dans la régénération après ces crises qui reflètent cette (in)adaptation. Pour en rester aux événements dont nos récits gardent la trace, les Kel Aïr n'ont cessé de créer un mieux-être avant pendant et après les crises écologiques et climatiques des années trente, quarante, cinquante, soixante et quatre-vingt.

Sept récits mémoriels déjà traduits nous font re (vivre) ces crises, dont le septième provient de la traduction de la source matérielle non digitalisée (une cassette des années 1970). S'y ajoute, une vingtaine d'entretiens (interviews) ainsi que plusieurs discussions-débats (souvent radiophoniques) avec les acteurs locaux ont été menés dans Timia. Les thématiques dans les sept récits sont entre autres : L'année de « *takblanana* » est une chronique des marabouts (soufis) datant des années 1933-34. Elle est la survivance des contraintes socio-économiques et écologiques des années trente résultant des sécheresses et des famines, de l'exode, de la désertification. L'année de « *tagijina* » dans l'Aïr (1913), est non seulement une séquence mémorielle locale, mais historique issue de la tradition islamo-culturelle. Elle est une réinterprétation d'une expérience humaine (d'un berger-marabout), de description des stratégies autour de la famine et sécheresse (1913). Le troisième récit nous évoque les expériences et acquis autour des promesses de *tedente* (*Boscia senegalensis*), notamment des rapports de cet arbuste avec les populations nomades plus spécifiquement de ses vertus nutritives en période de disette. Le quatrième récit se focalise sur la cueillette des plantes médicinales, la démarche à suivre ainsi que les différentes précautions que prennent les tradipraticiens. « L'année de *conjoncture* » est le cinquième témoignage sur la mémoire

⁷Lire à ce sujet Ghousmane Mohamed (2021), COGERAT (2005-2009), Claudot-Hawad, Hélène (2001), Hammel Roland (2005), Rapport Union Mondiale pour la Nature (2006).

collective. Mettant en lumière les conséquences des famines et sécheresses vécues par les populations entre 1984-85 dont la mémoire collective garde en souvenir les déplacements de populations (exode) vers les villes d'Arlit-Agadez, le récit s'attarde sur une expérience nomade où les éleveurs exploitent beaucoup les plaines (*iteksan*), et les vallées (*tigorasen*) à la recherche d'une alimentation de crise en période de disette générale dans l'Aïr et le Sahel. Le sixième récit (document internet) concerne une pratique sociohistorique, culturelle et traditionnelle en milieu touareg des années 20. Il s'agit des rezzous connus comme une épreuve à la fois initiatique, individuelle et collective. Le septième récit se rapporte aux sujets communs sur la mémoire collective entre autres : souvenir des fêtes, le nomadisme, la famine, la sécheresse, la mort, la spiritualité, la pluie, etc. D'autres interviews et commentaires témoignent du regard nostalgique sur l'éducation en milieu nomade en mettant l'accent sur certaines pratiques séculaires. La mémoire collective des Kel Timia garde ainsi en souvenirs les différentes séquences de son histoire socioculturelle et linguistique aussi bien celle des séquelles de disettes précédentes ainsi que leur hécatombe. C'est justement ces souvenirs qui sont sous-jacents à la réflexion que nous engageons dans le cadre de cette recherche. Quatre chapitres structurent la présente étude. Le premier traite de l'approche théorique et méthodologique, le second s'attarde sur la présentation sommaire de la commune rurale de Timia, le troisième aborde l'analyse des récits autour des phénomènes naturels et quelques pratiques culturelles et le quatrième chapitre se penche sur le patrimoine culturel immatériel et matériel en question.

Chapitre I : Approche théorique et méthodologique

1. De la recherche et méthodologie

L'enquête analyse l'apport du capital patrimonial des Touaregs du nord Niger considérés dans leurs rapports avec la mémoire collective. Étant donné que le patrimoine culturel matériel et immatériel articule expériences et acquis du passé (proche et lointain), elle se focalise en particulier sur les pratiques patrimoniales se fondant sur la mémoire collective comme les sources matérielles non digitalisées déjà dans un état de décrépitude avancé. De même, nous nous intéresserons à des séries d'entretiens ou sessions d'observation avec les dépositaires de la source matérielle témoins et vivants de crises datant des années 60 (comme Ghaychyan à Timia et bien d'autres de sa génération) pour individuellement et collectivement exposer leur connaissance et inspiration patrimoniale. Cela nous permet en plus de la réinterprétation sociohistorique de sources orales, de saisir et comprendre non pas une partie de ce patrimoine targui de l'Air, mais bien plus la conception locale issue de la mémoire collective au carrefour de différentes traditions religieuses et culturelles. Plus spécifiquement, il s'agit d'analyser l'expérience humaine de description des stratégies autour des récits sur les phénomènes et calamités naturels comme la sécheresse, la famine, la désertification, l'exode, l'émigration, les rezzous, les guerres, mais aussi sur la représentation, la conception et la création des œuvres patrimoniales d'antan issues du corpus retenu et de données sociologiques, anthropologiques et historiques sur la société touarègue. Les données qui intéressent la présente étude seront constituées de la collecte sur place des récits (*idanman*), issus de la sélection de vieilles cassettes se rapportant aux sujets communs sur la mémoire collective. Nous nous intéressons aux témoignages des locaux sur leurs expériences et conceptions sur les sécheresses, les famines, les rezzous, les migrations aussi bien sur les événements politiques. La richesse et l'ampleur du sujet nous impose d'explorer une partie de recherches antérieures intéressant notre problématique. Les différentes collections (cassettes) demeurent et symbolisent de véritables bibliothèques, riches en écrits arabes transportés jadis sur des chameaux dans des sacs en cuir et transmis de génération en génération. C'est au total cette collection qui constituera le corpus retenu et qui sera considéré comme la source matérielle pour la compréhension de la mémoire collective des Kel Timia. Quant à l'objectif de notre recherche de terrain, il était de comprendre comment les Kel Tamasheq de la fraction Kel Ewey de l'Air/Timia avaient géré les crises climatiques des cinq décennies précédentes à partir de leur mémoire collective. Nous sommes partis du postulat que la gestion de crises climatiques et écologiques est très complexe, implique tout un savoir-faire local donc une philosophie endogène de réinterprétation des récits de la mémoire collective s'appuyant sur les espèces écosystémiques du milieu. La méthode utilisée est celle de l'anthropologie du patrimoine. Dans une démarche qualitative, nous avons effectué l'observation. Cette approche nous a permis d'enregistrer les actions, les gestes, les discours, les interactions, les émotions, les interviews. Nous avons recueilli des entretiens en posant des questions non structurées dont la suite dépendait le plus souvent des réponses des informateurs interrogés. En plus de l'utilisation de l'enregistreur, nous avons aussi effectué des entretiens. Afin d'être au cœur des événements passés et de la problématique de la préservation du patrimoine et biens culturels, nous nous sommes mis dans une posture d'observateur-participant au cours de toute la période de collecte de données sur le terrain. Dans une approche

ethnographique, nous sommes restés focalisés à observer ce que les autochtones font, ce qu'ils savent et les activités qu'ils mènent ainsi que les outils qu'ils utilisent⁸. (Spradley, J. 1980 :5). Patiemment, nous avons trié et choisi des cassettes (issues d'archives locales donc de la mémoire collective) que nous avons transcrites à l'aide du système moderne de notation et quelques bandes se trouvant au niveau de l'Institut de Recherche en Sciences Humaines (I.R.S.H) de Niamey. Nous avons aussi organisé des débats et conversations radiophoniques avec les dépositaires de la mémoire collective locale pour enregistrer leur savoir-faire, leur expérience. Ces initiatives « presque inédites » de la préservation du patrimoine n'ont pu voir le jour qu'avec l'implication de la radio communautaire de Timia. Le résultat est positif voir performant. Une collection de onze cassettes dont la plupart des enregistrements ont été effectués dans les années soixante-dix. Les différentes collections ont été numérisées à l'I.R.S.H de Niamey. Ainsi, nous avons exploré quelques pistes de réflexion afin de comprendre comment la problématique des phénomènes naturels (sécheresse, famine, exil, exode, migration, désertification etc) est vécue, expérimentée par les Kel Timia. Ces différentes observations suscitent plusieurs questions de recherche :

1. Quelles interprétations trouvent les différents phénomènes naturels dans la mémoire collective des gens de Timia suivant les âges générationnels ?
2. Quelles sont alors les stratégies et normes locales utilisées pour y faire face ?
3. Quelle résonance certaines pratiques ancestrales et culturelles trouvent-elles dans la mémoire collective des Kel Timia ?
4. Quelle importance les autochtones accordent-ils au patrimoine culturel et quels usages en font-ils ?
5. Quelle est la contribution des récits (*idamman*) dans le processus de patrimonialisation ?
6. Quels sont les rôles de la mémoire collective des Kel Timia ?
7. De quelle façon le corpus retenu tente-t-il à travers l'interprétation de représenter la mémoire collective des Kel Timia dans l'Air en devenir ?

Il convient surtout de rappeler ici que les Kel Timia avaient surmonté grâce à des stratégies et expériences des moments difficiles, les disettes des années soixante-dix et quatre-vingt. Une étude qui met en exergue ces interrogations hypothétiques au centre de ses préoccupations, présente forcément la particularité de se pencher tant sur les problématiques patrimoniales qu'à des points de vue ayant trait aux pratiques culturelles ancestrales et idéologiques qu'aux calamités naturelles en milieu nomade sédentaire touareg du nord Niger. Les analyses que nous entendons mener dans le cadre de ce travail, s'appuient prioritairement sur les sources matérielles plus spécifiquement un corpus recueilli, enregistré et numérisé en 2021 à l'I.R.S.H de Niamey. Il s'agit des récits -des anciennes cassettes issues de la mémoire collective des Kel Timia. La particularité de ces récits-interviews et qu'ils se focalisent sur des points d'importance capitale pour notre étude. Nos observations ainsi que les interviews et rarement les récits livrent deux facteurs principaux sources de menaces qui pèsent sur le patrimoine culturel immatériel de la réserve naturelle nationale de l'Air et du Ténéré : le premier, c'est le facteur naturel, l'érosion hydrique pour certains et l'érosion éolienne pour d'autres. Dans les faits, l'érosion éolienne est la plus importante, dès lors que les biens culturels les plus connus sont livrés à diverses menaces. Le second facteur, c'est le comportement ou l'activité de

⁸Spradley, J. (1980), Participant observation, Wadsworth, Thomson learning, 195p.

l'homme, qu'il soit à l'échelle individuelle ou collective. La participation de l'homme dans la destruction ou le pillage du patrimoine rend la question de sa préservation très complexe et difficile à maîtriser. De ce fait, dans cette étude, on dégagera une typologie de menace sur le patrimoine dont l'homme serait l'unique responsable ainsi que les perspectives de protection, de conservation et de sa mise en valeur. Bien que les études sur la création du patrimoine puissent admettre un large corpus de pratiques et de perspectives, nous explorons dans notre approche les récits locaux dits en langue Tamasheq recueillis, transcrits, puis numérisés. Nous insisterons de manière particulière dans cette étude sur l'apport des biens et services culturels.

2. Approche théorique et revue de littérature

On note aujourd'hui en Afrique subsaharienne la question de la restitution du patrimoine africain par les anciennes colonies européennes. L'étude de ce processus de restitution et de sauvegarde de la source matérielle ou du patrimoine culturel, est en lien avec les importants travaux sur le patrimoine mondial de l'UNESCO, sa politique, son héritage, ses redéfinitions ou ses conventions. Suivant les travaux de Sharon Macdonald sur le patrimoine parus dans the international Encyclopedia of Anthropology, 2018, le concept du patrimoine a émergé du champ d'étude anthropologique à partir des années 1970. Cependant, plusieurs études considèrent le patrimoine comme un champ d'investigation dans lequel s'expriment des intérêts historiques, politiques, économiques, artisanaux, artistiques etc. Ce champ d'étude a fait l'objet de tentatives récentes de définition et de théorisation. Il intègre également de vastes domaines d'études notamment la culture, la tradition, l'identité, les pratiques artisanales, folkloriques - musicales, les danses, etc. De manière générale, suivant les théoriciens et en se basant sur the international Encyclopedia of Anthropology, edited by Hilary Callan 2018, une étude sur le patrimoine peut s'appuyer sur des valeurs culturelles, traditionnelles, les expressions instrumentales et musicales comme l'*imzad* de Touaregs inscrites en 2013 au patrimoine mondial de l'UNESCO tout comme un corpus folklorique en usage ou hérité, les rituels. De même, une recherche patrimoniale peut également s'investir sur les sites archéologiques, l'art créatif, visuel, architectural, celui du langage, le patrimoine culinaire ou sur les sources matérielles, les festivals, les institutions et agences patrimoniales nationales ou la création des musées et sites patrimoniaux pour ne citer que ceux-ci. L'anthropologie du patrimoine montre cependant que le patrimoine est profondément ancré dans le présent (Macdonald, 2018). À en croire les différents travaux, le patrimoine est une notion évolutive dont le contenu change dans le temps et l'espace selon telle ou telle situation. Déjà même avant le XIX^{ème} siècle, il a été appréhendé ou décrit comme « as heritage boom » ou « the heritage phenomenon » selon les termes de Macdonald (2013). Au fil du temps, et dans le monde contemporain, la notion du patrimoine va connaître une dimension substantielle dans une perspective internationale où l'on

assiste à une sorte de recadrage du concept non pas au niveau des théoriciens-académiciens, mais au sein des institutions internationales. Ainsi, dans the international Encyclopedia of Anthropology, edited by Hilary Callan 2018, Sharon Macdonald écrivait “impetus for this came partly from international developments, most notably the policies drawn up from the 1970s onwards by the United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization (UNESCO) to try to identify and “safeguard” significant- or “ world”-heritage. Its first World Heritage Convention (1972) covered -and still covers-both what it refers to as sites of “ natural heritage” and sites of “cultural heritage”, the former being understood as relatively free of human intervention and the latter as buildings or other human-made physical constructions. À la suite de ces hypothèses, la problématique du patrimoine intègre d’autres significations, caractéristiques, aussi bien des critères, genres, nature et fonctions tant au niveau local, national qu’international d’où l’intérêt de la ratification des conventions de 1972, 2003 de l’UNESCO relatives à la sauvegarde de valeurs du patrimoine culturel intangible dans toutes ses acceptions. C’est ainsi que les discours, les travaux, les politiques et les débats sur les pratiques patrimoniales à la fois immuables et identiques, ont été prioritairement intenses tant au niveau des théoriciens qu’au sein de l’UNESCO. Toutes ces confrontations et critiques avaient inscrit le champ de manifestation du patrimoine dans un corpus large incluant les consciences nationales, communautaires, les traditions, les rituels, les richesses culturelles, identitaires et naturelles, les changements sociaux au niveau endogène et allogène. D’aucuns y voient en ces approches une sorte d’anthropologization ou de “democratization “ des pratiques patrimoniales ou encore de culture “ multiculturalism”. Toutes ces différentes confrontations, critiques et implications sur la problématique du patrimoine, ont eu des échos sur le plan théorique notamment dans l’anthropologie du patrimoine. Plutôt que de considérer le patrimoine comme inhérent aux qualités de formes culturelles et matérielles tangibles ou intangibles particulières et donc, comme une question d’identification, la question est généralement posée afin d’attirer l’attention sur les personnes et les processus impliqués dans la création du patrimoine. Dans cette perspective, et face à l’intérêt que représente le patrimoine dans tous les domaines de la vie en société, au niveau de la mémoire collective par exemple, au plan universel, et au croisement de ses fragilités, de sa légitimité, de sa géographie, la politique de l’UNESCO quant à la sauvegarde et à la protection des sites du patrimoine culturel et du patrimoine naturel mondiaux s’inspire de ce passage : “ UNESCO’s instigation of a policy of listing sites of World Heritage generated a panoply of bureaucratic practices in the nations that signed up to its convention-162 by 2000- to identify and promote sites that might be eligible as “ world heritage” and to put into place conservationist strategies to meet UNESCO’s criteria

for designation”’. (Macdonald, 2018). Partant de ce postulat, et au vu des situations de crises climatiques et écologiques nées souvent des phénomènes naturels comme la sécheresse, la famine, la désertification, ou en cas des conflits, les observations de l’UNESCO et même celles de chercheurs soulignent l’impérieuse nécessité de sauvegarder, conserver et documenter certaines sources matérielles et patrimoniales à risque ou en dangers de disparition et qu’il faille protéger. Au niveau de l’anthropologie du patrimoine, cette position est partagée par Harrison qui notait: “ While connotations of precariousness are not necessarily as explicit or pronounced in all heritage discourse, the idea that heritage needs to be and should be preserved in integral to how it is usually understood”’. Aussi, dans le contexte des sciences humaines et sociales et surtout de la civilisation, l’unanimité est faite sur la valeur et l’importance du patrimoine naturel, culturel immatériel et matériel. Se caractérisant par sa grande diversité, son potentiel social et économique élevé, la notion du patrimoine a été au centre des réflexions et débats scientifiques. Ses atouts et l’énumération de ses différentes composantes, ont également été définis par l’UNESCO dans sa convention 2003 à Paris portant sur la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel. L’article 2 de cette convention arrête la définition inhérente au patrimoine culturel immatériel :

On entend par « patrimoine culturel immatériel » les pratiques, représentations, expressions, connaissances et savoir-faire-ainsi que les instruments, objets, artefacts et espaces culturels qui leur sont associés - que les communautés, les groupes et, le cas échéant, les individus reconnaissent comme faisant partie de leur patrimoine culturel. Ce patrimoine culturel immatériel, transmis de génération en génération, est recréé en permanence par les communautés et groupes en fonction de leur milieu, de leur interaction avec la nature et de leur histoire, et leur procure un sentiment d’identité et de continuité, contribuant ainsi à promouvoir le respect de la diversité culturelle et de la créativité humaine. Aux fins de la présente convention, seul sera pris en considération le patrimoine culturel immatériel conforme aux instruments internationaux existants relatifs aux droits de l’homme, ainsi qu’à l’exigence du respect mutuel entre communautés, groupes et individus, et d’un développement durable. Il se manifeste dans

- Les traditions et expressions orales, y compris la langue comme vecteur du patrimoine culturel immatériel ;
- Les arts du spectacle ;
- Les pratiques sociales, rituels et événements festifs ;
- Les connaissances et pratiques concernant la nature et l’univers ;